

Un rêve aristocratique en Nouvelle-France : la demeure de Charles Aubert de La Chesnaye. Par Françoise-Laure Burlet. (Sillery : Septentrion, coll. « Nouveaux Cahiers du CELAT », n° 15, 1996. 126 p., ISBN : 2-89448-054-7.)

Hong Bao Huong Truong

Volume 19, numéro 2, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1087690ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1087690ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)

1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Huong Truong, H. (1997). Compte rendu de [*Un rêve aristocratique en Nouvelle-France : la demeure de Charles Aubert de La Chesnaye.* Par Françoise-Laure Burlet. (Sillery : Septentrion, coll. « Nouveaux Cahiers du CELAT », n° 15, 1996. 126 p., ISBN : 2-89448-054-7.)]. *Ethnologies*, 19(2), 151–153. <https://doi.org/10.7202/1087690ar>

l'individu avec l'*ecclesia*, la communauté des fidèles. La Modernité séculière n'a pas dissous toutes les représentations judéo-chrétiennes de la personne. Elle n'a que décentré le lien entre individu et communauté, la révélation divine étant reléguée de l'essence de l'appartenance civile à l'expression de la foi privée. Plutôt que de courtes références à des auteurs phares comme Pierre Rosanvallon (p. 91-93) ou Ernst Kantorowicz et Louis Marin (p. 119-120), une contextualisation plus importante aurait élargi la portée des diagnostics.

Dans sa forme comme dans son contenu, *Individualismes et individualité* traduit bien l'éclatement contemporain du Sujet, désormais sans racines, au sein de la Modernité. À la quête du mode de pensée appelé de tous ses vœux par Norbert Elias, il pose, malgré ses lacunes, quelques jalons d'une recherche encore balbutiante sur les rapports entre l'individu et la société.

MARTIN PÂQUET
 Département d'histoire-géographie
 Université de Moncton
 Moncton, Nouveau-Brunswick

Un rêve aristocratique en Nouvelle-France : la demeure de Charles Aubert de La Chesnaye. Par Françoise-Laure Burlet. (Sillery : Septentrion, coll. « Nouveaux Cahiers du CÉLAT », n° 15, 1996. 126 p., ISBN : 2-89448-054-7.)

L'auteure de ce livre tente de vérifier l'hypothèse selon laquelle la nouvelle structure urbanistique et sociologique de la Nouvelle-France à la fin du XVII^e siècle serait « le reflet ou la préfiguration d'une société et d'une culture distinctes » (p. 79). Elle présente le cas d'un marchand prospère de la Nouvelle-France, Charles Aubert de La Chesnaye, dont elle examine les comportements sociaux ainsi que les activités économiques, religieuses et politiques. Elle met en parallèle l'histoire de cet homme avec l'architecture de sa demeure, qu'elle pose en allégorie de l'ascension sociale.

Françoise-Laure Burlet s'appuie sur des sources écrites pour effectuer sa description du personnage et de son milieu. Elle cite des manuscrits du XVII^e siècle, des ouvrages d'histoire et des textes de la littérature canadienne. Des classiques de la littérature française contribuent à la compréhension des mœurs de la métropole qui déteignent sur la colonie. Quant aux analyses de la maison du Sault-au-Matlot, elles s'appuient sur des sources archéologiques et architecturales, telles que les vestiges de la demeure et des documents d'archives sur l'architecture en Nouvelle-France.

L'ouvrage comporte trois parties, chacune ayant sa structure propre. La première partie traite du personnage, la deuxième est une exploration de la pratique architecturale en Nouvelle-France et la troisième propose une

explication sociocritique et sémiotique du modèle de l'hôtel particulier français et de ses émules en Nouvelle-France.

L'auteure applique un plan chronologique à la première partie pour suivre la manifestation du rêve aristocratique de La Chesnaye. L'analogie architecturale met en parallèle matériaux de construction et processus d'adaptation. Ce qui différencie la structure hiérarchique de la société française du XVII^e siècle, centrée autour du roi et de la cour, et celle de la Nouvelle-France à la même époque, c'est la plus grande mobilité sociale qu'on trouve dans le Nouveau Monde. En effet, avec le développement de valeurs urbaines, il est possible d'y réussir socialement grâce au succès financier, alors que dans la société d'Ancien Régime le prestige était associé à la possession de la terre, obtenue par hérédité. Ainsi, en sa terre d'exil, Charles Aubert de La Chesnaye échappe aux contraintes de la hiérarchie sociale française.

La deuxième partie compte trois thèmes. L'auteure fait une analyse historique, archéologique et architecturale de la demeure de La Chesnaye, construite entre 1659 et 1680 rue du Sault-au-Matelot, dans la basse-ville de Québec. Elle considère d'abord le site et sa conjoncture, puis observe le personnage de Charles Aubert de La Chesnaye dans ce contexte. Finalement, la maison du Sault-au-Matelot est analysée.

Françoise-Laure Burllet démontre « comment il y a eu transposition d'un modèle et adaptation » (p. 73). Elle tente donc d'attester le bien-fondé de l'hypothèse de départ. C'est ici qu'elle pose la problématique de l'imitation et de l'adaptation, de la transposition et de l'innovation, en se servant de la demeure du Sault-au-Matelot comme analogie. La construction, singulière et se rapportant à une élite fortunée, est le reflet du caractère singulier et paradoxal du personnage. De fait, Charles Aubert de La Chesnaye manifeste des prétentions nobiliaires tout en conservant ses attributs bourgeois (humanisme et pitié). Pourtant, par son ascension, n'a-t-il pas transgressé les codes sociaux de cette société hiérarchique de la cour à laquelle il aspire ? L'auteure démontre que, malgré leur indépendance relative, les habitants de la colonie reproduisent plus ou moins la même structure sociale qu'en France. Ainsi, « on retrouve, à l'intérieur de la cité, la même hiérarchie sociale que dans la métropole » (p. 42). Des comparaisons sont établies entre la demeure de La Chesnaye et les hôtels particuliers français. Malgré la similarité des formes et des matériaux, la maison du Sault-au-Matelot se distingue par son architecture utilitaire, qui est une conséquence de sa vocation commerciale.

La troisième partie traite du mouvement d'urbanisation, notamment de son indépendance nouvelle, indépendance de mœurs comme de construction : « Cette façon de concevoir les maisons, très tôt affranchie du modèle, est propre à Québec et à la Nouvelle-France » (p. 113). Pourtant, elle démontre, par la même occasion, qu'il y a représentation fidèle du modèle seigneurial. Ce paradoxe est symbolisé par la maison de ville, qui, tout en représentant le triomphe d'une bourgeoisie marchande, conserve la mélancolie de n'être point

noble. Il y a là une dualité qui oppose le mode de vie rural au mode de vie urbain.

Le traitement de l'historiographie est assez littéraire. Ceci donne parfois une histoire anecdotique et des contresens : par exemple, La Chesnaye est comparé à Julien Sorel, un homme qui échappe à sa basse extraction grâce à une grande ambition. Ce choix d'un modèle tiré d'un classique de la littérature française est-il pertinent lorsqu'on tente d'opposer les mentalités de l'Ancien Régime à celles de la nouvelle colonie ?

De plus, si l'intention est de comparer les mœurs de la France à celles de la Nouvelle-France, ne serait-il pas judicieux de choisir un modèle qui serait représentatif de son milieu ? Or, le héros de Stendhal n'a pas cette prétention et la comparaison qui est faite avec La Chesnaye est maladroite en ce qu'elle tend à indiquer que ce personnage était l'exception plutôt que la norme.

L'ouvrage a de nombreuses qualités, dont le choix du traitement du sujet par le concept de *modèle*, qui est différent du concept de *type* : le style de la maison du Sault-au-Matlot est le résultat de l'interprétation et de la transposition du *modèle* français parce qu'on y retrouve une ressemblance formelle, mais la maison elle-même, en tant qu'entité, participe à « l'élaboration d'un nouveau *type* d'habitat urbain : celui de la Nouvelle-France ».

Ces concepts sont expliqués dans la troisième partie de l'ouvrage. Ce caractère explicatif contraste avec l'aspect descriptif des deux premières parties. Le lien logique entre la dernière partie et les deux premières n'est pas clair. Bien qu'ils soient centraux à son hypothèse de départ, les concepts d'imitation et d'adaptation ne sont utilisés par l'auteure que vers la fin de son texte.

Ainsi, la sous-exploitation de ces concepts est la cause non seulement de la principale lacune formelle (la faiblesse des liens logiques entre certaines parties du livre), mais également du défaut de fond. Cent vingt-six pages, c'est évidemment trop court et on doit espérer qu'une seconde édition enrichie rendra justice aux idées de l'auteure.

HONG BAO HUONG TRUONG
Université Laval
Québec, Québec

Les délices de nos cœurs. Marie de l'Incarnation et ses pensionnaires amérindiennes, 1639-1672. Claire Gourdeau, préface de Laurier Turgeon. (Sillery : Septentrion, coll. « Nouveaux Cahiers du CÉLAT », n° 6, 1994. 101 p., ISBN : 2-89448-004-0.)

Cet ouvrage est une version remaniée du mémoire de maîtrise de l'auteure. Ce livre vise « la compréhension du processus d'interaction culturelle entre Européens et Amérindiens au XVII^e siècle » (p. 13). Plus particulièrement, il